

ainsi, que vous me conseillerez de l'accepter. Si, malgré cet aveu que je n'ai pu retarder, vous me permettez d'aller vous servir dans mes bras, tous mes vœux seront comblés. Quoi qu'il advienne, veuillez, cher et noble père, me tenir pour votre tendre et respectueux fils.

“HERCULE DE L.”

Par le retour du courrier, Hercule reçut ces quelques mots :

“ Vous n'avez plus aucun droit de vous présenter à La G..., si ce n'est à titre d'ennemi. J'espère, pour vous, ne vous y revoir jamais.”

Hercule s'était abusé sur les suites d'une pareille déclaration. Déçu par l'absence, par le monde qui l'entourait, il s'était figuré, dans une illusion assez ordinaire, que les convictions contraires s'affaiblissaient de toutes parts ; il comptait d'ailleurs auprès de son père sur l'esclat de sa franchise et de sa droite intention. La lettre du comte le rappela durement à la vérité ; il y reconnut trop le caractère paternel et son inflexibilité véritable pour essayer de répondre. Très touché, très combattu pourtant, il s'ouvrit de ses chagrins à Malseigne, et celui-ci ne manqua point d'en tirer avantage pour jeter tout-à-fait Hercule dans ses projets ; il ne lui montra dans cet événement qu'un nouveau sacrifice à faire à la cause de la liberté, et ce stoïcisme républicain était tout propre à séduire le noble cœur du jeune Limoëlan.

Quant au changement de ses opinions, il s'explique aisément après ce qu'on a dit. Sa jeunesse, des séductions de tout genre, sa vive amitié pour Malseigne, tout y avait contribué et peu de tems avait suffi pour dévouer aux théories républicaines l'énergique fidélité de ce vieux sang royaliste et breton. Cependant il refusa longtemps d'entrer dans la conjuration de Malseigne, uniquement retenu par des considérations de famille ; il se croyait libre à l'égard de son père pour le fond de ses opinions ; mais il n'était point sans scrupules sur ce vieux nom qu'il portait, exposé, en pareille occasion, aux chances d'un procès criminel. La dernière lettre de son père le décida ; il entra dans le complot, et devint le second de Malseigne pour la prochaine exécution.

Quand à la lettre du comte qui hâta sa décision, on devine assez que M. de Limoëlan avait pu juger dès longtemps les progrès du changement de son fils.

L'exécution du complot fut remise à l'époque où les élèves de la première promotion, dont faisaient partie Malseigne, Hercule et leurs complices, sortiraient de l'école pour attendre les ordres du ministre et leur nomination dans les divers corps de l'armée. Le plan se réduisait à refaire un 1er prairial, à soulever les faubourgs, appuyés cette fois de forces militaires. Les officiers gagnés étaient en petit nombre ; mais on comptait à la fois sur leur uniforme et sur les démonstrations populaires pour décider le mouvement des troupes. On devait se saisir des consuls, dissoudre le corps législatif et convoquer une nouvelle convention nationale, avec le plein exercice de la constitution de 93 ; mais ce projet audacieux se ressentait de la jeunesse des conjurés, et les vétérans de la révolution qui s'y étaient mêlés prirent leurs mesures pour se tenir à l'écart en cas de revers. En effet, la police suivait les progrès de l'entreprise et la laissait mûrir à loisir, n'y voyant qu'une occasion profitable pour le gouvernement, et comptant que la punition des plus coupables parmi ces jeunes officiers fournirait un exemple salutaire à l'armée.

Le moment de sortir de l'école arriva, et les élèves se répandirent dans Paris ; mais diverses divisions, dont Hercule connut la cause trop tard, amenèrent des délais : il s'était logé dans la rue Saint-Hyacinthe, fort découragé, fort nigri

par des lâchetés et des défections qui se multipliaient au moment du péril. Enfin la conspiration n'était plus qu'à trois jours de dénouement, quand, un soir, comme Hercule rentrait chez lui après une journée accablante, deux hommes embusqués dans son escalier, se jetèrent sur lui. D'autres attendaient dehors avec une voiture de place ; on le conduisit à la Conciergerie, tandis que sa chambre était forcée et ses papiers saisis. Après un interrogatoire assez bref à la police, on le mena dans une prison militaire, sans qu'il sût rien de ce qui s'était passé à l'égard de Malseigne, de Simon et de ses autres complices : il ignorait surtout que son ami, son frère d'armes, Malseigne lui-même, circonvenu, séduit par des promesses, eût vendu tous ses secrets au ministre de la police, mais dans sa profonde mélancolie cette arrestation acheva de l'abattre. On ne trouva chez lui que des papiers insignifiants ; malheureusement on saisit ailleurs une de ses lettres, qui fut mise sous les yeux du premier consul. On la rapporte ici parce qu'elle fait connaître son caractère, ses dispositions du moment, et son invincible répugnance pour certains hommes dont cette intrigue l'avait rapproché. Cette lettre s'adressait à Malseigne.

“ Mon ami, Simon te remettra cette lettre au nom de Durand ; ne réponds point, ou sers-toi d'une autre voie. J'ai besoin d'épancher les dégoûts qui m'étouffent. Je pense à toi pour me souvenir qu'il est encore dans le monde des âmes honnêtes. Ne me crois pas découragé néanmoins. Le pire qu'il nous puisse arriver, c'est de mourir : tant mieux, ce monde ne me donne point envie d'y demeurer long-temps. Voilà encore cet A., ce tueur, cet enragé d'égalité, qui passe à l'ennemi et qui entre dans l'état-major du César, sur la foi de je ne sais quelles récompenses qui ont tenté sa lâcheté. Heureusement il n'est dans le secret de rien ; mais on eût pu l'y mettre, et cela fait trembler. Ainsi tous ces hideux sans-culottes se couvrent à présent de dorures, et s'en vont les uns après les autres ramper aux Tuileries ! Et un si terrible effort vers la liberté n'a pu enfanter qu'un troupeau de valets au service du premier tyran qui les voudra payer ! Mêmes courages, même infamie parmi les soi-disant nôtres. J'ai long-temps conversé l'autre jour avec nos débris de la *Montagne*. Ces gens-là font lever le cœur. Ils n'ont pas fait un pas hors de la mare de sang de 93 ; ils ne regrettent que les orgies d'Hébert à Auteuil, et n'ont encore à la bouche que les trois ou quatre sottises atroces de ce temps-là, *la coupe de la loi, la justice du peuple*, etc. On les comprend assez, les misérables ! C'est la tyrannie qu'il leur faut à la place de ceux qui l'exercent, c'est de l'or et du sang ; ils y mettent même un cynisme qui épouvante. D'ailleurs profondément ineptes, tout enivrés de leur règne d'un jour, tout bouillans de poursuivre leurs crimes, leur ignorance étouffe, leur langage effraie. Qu'avons-nous de commun avec eux ? que veulent-ils et que voulons-nous ? Tout est à reprendre dans la révolution ; parmi ceux qui l'ont conduite, ou plutôt qui l'ont souillée et perdue, je ne vois pas un homme digne de respect ni même de pitié. Je ne dis rien de Mirabeau, qui ne voulait que de l'argent et du bruit, et qui ne fut qu'un instrument justement brisé quand il devint inutile. Les girondins, demi-lâches, demi-scélérats, ne savent où ils vont ni ce qu'ils veulent, et s'effraient d'un mouvement qu'ils ont causé ; ils ne s'arrêtent dans le crime que quand le crime les menace eux-mêmes, et se laissent enfin sottément égorgés. Pour Danton, je n'ose seulement me figurer ce hurleur sanguinaire, payé par la cour, par les factions, par tout le monde, qui se repose de ses boucheries, le verre à la main,

parmi des prostituées, et qui recommence, dans les hôtels qu'il a pillés, les orgies de cette noblesse qui du moins n'égorgait personne. Parlerons-nous de ce venimeux Robespierre, qui sacrifie à sa vanité bestiale jusqu'à ses complices, jusqu'à Desmoulin et Danton dont *le sang l'étouffe* ? La liberté, la patrie ne sont plus rien si l'on a sifflé les platitudes de ce pédant sinistre qui expire enfin avec les convulsions d'un reptile impur, dans ce sang dont il s'est trop gorgé. Eh bien ! que t'en semble ? une plus abjecte tyrannie souilla-t-elle jamais le souvenir des hommes ! Les constitutions, le croirait-on ? se succèdent d'année en année et ne sont que des impostures ; la guerre et l'échafaud détruisent les peuples, et le tout aboutit à couronner cinq malheureux de chapeaux empanachés à la Henry IV. Qu'est-ce qui l'emporte, le crime ou la démençe ? O honte ! ô patrie ! ô nom sacré de la liberté déshonoré par des monstres ! ô cause de l'humanité à jamais compromise ! Est-ce donc pour cela que la France s'est noyée dans le sang, qu'on a osé tout ce que nous avons vu ? La France a été dupe, et je l'explique à ma manière : le gros de nos assemblées fut composé d'hommes imprévoyans et sans courage que quelques scélérats dominèrent par la terreur. Rappelle-toi la convention, rappelle-toi ces centres, c'est-à-dire la majorité, votant sous les poignards ou à l'ombre de la guillotine. Détrouffés, dégoûtés de la révolution, ils s'en retirent au plus vite et se vendent, comme tu vois, au plus bas prix. La même chose eut lieu dans la nation, elle est aujourd'hui refroidie, exténuée, elle rouvre les yeux. Que devient donc ce prétendu mouvement révolutionnaire qu'on a cru général ! Il n'a jamais été dans la multitude, et je refuse de le reconnaître dans cette minorité de scélérats dont je parle, et qui me feraient rougir d'aimer la liberté, s'ils la soutenaient. Si tu doutes de cet état de la France, vois dans les bras de qui elle se jette. Je craindrais de te décourager si je te connaissais moins ; la vertu ! la vertu ! voilà le signe des miens ; c'est à nous de la faire triompher ; du moins il nous sera doux et glorieux de mourir pour elle.

“ Salut et fraternité.”

Cette lettre fut livrée à l'autorité par Malseigne lui-même, dont la trahison ne coûtait guère : l'ambition, la faiblesse qui se cache toujours sous les dehors violens, ses opinions même poussées à l'extrême, l'avaient tout porté dans le camp ennemi. Le gouvernement ne daigna pas ébruiter une entreprise qui avait si peu de gravité. Malseigne, nommé coup sur coup capitaine et adjudant, fut envoyé dans les corps d'armée de l'ouest. L'autorité nouvelle en agissant volontiers de la sorte pour apaiser ses ennemis nombreux et les partis qui grondaient encore. Tous les papiers de ce complot imprudent furent également livrés ou saisis jusqu'à la lettre suivante, adressée par Hercule, du fond de sa prison, à l'un des plus jeunes complices, nommé Simon, qui ne fut pas même arrêté.

“ Nous n'avons plus, cher Simon, qu'à rendre l'âme sous le pan du manteau. Voici le dernier coup. Qui l'eût deviné ! C'est la plus surprenante horreur de ce temps qui en produit de belles. Je crois rêver en traçant ces quatre mots : *Malseigne nous a vendus* ! Une chose me console, c'est qu'il est à peu près sûr que je serai fusillé dans huit jours. Le dictateur triomphe. Ce n'était rien pour lui que de nous tuer, il a voulu nous déshonorer, et il n'y réussit que trop avec ce lâche. Quelle honte, quel spectacle pour un Français digne de ce nom ! Je suis instruit, mais trop tard. Je t'envoie ce dernier adieu malgré les précautions de mes